

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 26

Artikel: Une revue de cadets
Autor: Versel, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

neuf heures du soir nous étions de retour à Vevey.

D.

Une revue de cadets.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !!

Telle était la réflexion que faisaient ou ne faisaient pas les élèves de l'École moyenne de Bex en grimpaient joyeusement la route ombragée et charmante qui mène de Bex à Pont-de-Nant. C'était samedi passé, à 5 heures et demie du matin. Il s'agissait de passer une revue des cadets et de les initier à tous les secrets de l'art de tuer élégamment et promptement son prochain !

Pour rendre la partie plus attrayante et faire partager le plaisir à toute l'école moyenne, les petites filles avaient été priées de se joindre au cortège. En les invitant, on avait eu sans doute aussi en vue de les habituer aux horreurs de la guerre et de leur apprendre à prodiguer des soins aux pauvres victimes de Mars et de Bellone. Un médecin et un pharmacien figuraient dans l'état-major de l'armée : on pouvait lire sur leurs visages toute la gravité de la sainte mission qui les attendait !

Le théâtre du carnage avait été admirablement choisi : au pied du Grand Muveran, en face de la Dent de Morcles, se trouve le plateau de Pont-de-Nant, entouré de tous côtés de montagnes escarpées ; au pied de ce plateau les deux bras de l'Avançon, sortant de gorges étroites, viennent se joindre pour rouler avec un fracas effrayant leurs eaux impatientes de rencontrer des obstacles à leur course furibonde. Cette grande voix de la nature devait servir à couvrir les cris, les gémissements des mourants et des blessés, tandis que les géants impassibles qui surplombent le plateau seraient témoins des prouesses des cadets.

En attendant les scènes émouvantes de la guerre, on grimpeait donc en badaudant, sautillant, babillant, riant. Nos troupiers montraient le courage, le sang-froid de vieux grognards ! Ici un groupe de cadets, amis pour le moment, ennemis dans deux ou trois heures ; là une troupe de jeunes filles en frais et simples costumes d'été, en chapeaux de bois ornés de rubans variés ; plus loin plusieurs membres de la commission des écoles et les instituteurs dont les physionomies n'avaient rien qui fit pressentir les choses effroyables auxquelles ils allaient assister ; enfin quelques parents aussi peu pénétrés de la solennité de la circonstance. Pour fermer la marche, un char, contenant les bagages et les munitions de bouche, plus un maître invalide, grimpeait péniblement la côte. Les vivres n'avaient pas été oubliés. Maint saucisson, blotti dans les profondeurs obscures d'une vaste cheminée, avait vu le jour avec horreur en gémissant sur le sort qui l'attendait ; des amas de tartines, de tranches de jambon, de mouton, de veau, etc., témoignaient que nos soldats imberbes n'avaient aucune envie d'aller dîner chez Pluton, comme Léonidas. Les gourdis étaient pleines pour la route, et là-haut, à Pont-de-Nant, un citoyen ami de l'humanité souffrante avait eu soin de faire mener deux petits tonneaux de vin pour égayer et rafraîchir les défenseurs de la patrie.

En passant aux Plans, on fit une petite halte chez la mère Bernard, toujours si bonne pour les enfants de Bex, puis on se remit en marche pour arriver bientôt sur le plateau de Pont-de-Nant. Il était 8 heures et demie. Le temps continuait à être splendide ; le Grand Muveran ne soufflait pas un mot ; la Dent de Morcles l'imitait sagement ! Seul l'Avançon faisait entendre sa grosse voix courroucée.

Avant de commencer le combat, la troupe se rafraîchit et prit quelque nourriture autour d'un chalet en construction et paré de bouquets par les ouvriers. Enfin les tambours donnèrent le signal et le combat commença : Pif, paf, pouf, brrr, pata poum. Le Grand Muveran tressaillait, retentissait, grondait ! la Dent de Morcles souriait ! l'Avançon rageait ! C'était magnifique ! Ah ! M. Thiers, que n'étiez-vous là pour décrire ce combat, pour peindre de main de maître toutes les péripéties de cette lutte gigantesque, pour retracer le courage indomptable des vainqueurs, la résistance désespérée des vaincus, le sang-froid, les ruses admirables des of-

ficiers ! Quant à moi je me contente des onomatopées, en attendant que vous me léguiez votre plume.

Comme toutes choses dans ce monde doivent prendre fin, la bataille cessa ! Quel parti resta vainqueur ? Peu importe ! L'essentiel est qu'il y ait eu bataille ! La renommée aux cent voix saura bien porter au loin le bruit de tant de hauts faits ! L'histoire impartiale aura à choisir entre les mille récits tous véridiques qu'on fera sur ce sujet, et la postérité infailible jugera ! Au reste, il semble que les cadets de Bex se soient fort peu inquiétés de la Renommée aux cent trompettes, car ils se précipitèrent avec un courage renaissant dans une nouvelle entreprise et se montrèrent aussi terribles aux saucissons, aux tranches de jambon ou de veau, aux tartines et aux petits pains qu'à leurs ennemis. Alors on vit (*horrible dictu*) des hommes, des enfants dévorant avec férocité des ennemis sans défense, le tout accompagné d'un cliquetis de verres et de bouteilles. Mais le Muveran ne disait plus rien : la Dent de Morcles souriait toujours ; l'Avançon continuait à gronder !

Après un repas champêtre égayé par un temps magnifique, par un appétit formidable, par un vin généreux et par mille circonstances charmantes, on se répandit de côté et d'autre. Les petites filles grimperent sur un mont voisin et en apportèrent une ample moisson de rhododendrons. Les garçons plus fatigués allèrent se reposer à l'ombre des superbes sapins, tandis que les grandes personnes continuaient à rire et à s'égayer. Puis le tambour battit encore le rappel ! Un combat plus meurtrier que le premier s'engagea entre les cadets restaurés ! Mais, ô lecteur ! à quoi bon renouveler les émotions et les trances !... Tu mourrais d'admiration si je te racontais tout ! Et je ne veux pas ta mort ! car à qui adresserais-je plus tard ma prose ou mes vers ?

Le combat terminé, tout le monde se rassembla en cercle ; on servit le vin d'honneur ; les discours commencèrent : Plusieurs membres de la commission des écoles, de même que M. le syndic de Bex, firent entendre des paroles sympathiques qui furent vivement applaudies. Ensuite on se mit à danser au son des tambours. Les élèves essayèrent aussi de chanter ; mais hélas ! les fatigues du combat, les assauts donnés aux saucissons et aux tartines, peut-être aussi le vin d'honneur, avaient singulièrement compromis les voix. Le Grand Muveran se fâcha tout jaune, la Dent de Morcles fit une grimace effroyable ; l'Avançon renforça son bourdon ! On fut obligé de se taire. Honni soit qui mal y pense !

Enfin l'heure du départ arriva. On prit congé des belles montagnes, des sites splendides, des rochers menaçants, de toute cette belle nature, et l'on se mit en marche en bon ordre. De blessés et de morts, aucune trace ! sauf les malheureuses bouteilles gisant sans sépulture sur le sol rocailleux.

En passant à Fregnières, on s'arrêta un moment pour saluer d'une fusillade un sous-officier de cadets sorti du corps le printemps passé. On arriva triomphalement à Bex. Les tapins ne manquèrent pas de faire un tapage infernal, qui attira les papas et les mamans ! A leur grand contentement, ils retrouvèrent leurs enfants sains et saufs et ne purent assez s'extasier sur leur tenue martiale et leurs visages bruns par le soleil et la fumée des combats. Chacun se retira chez soi pour se reposer des fatigues de la campagne et pour rêver à la fête de l'année prochaine.

Voilà qui est bien long, diras-tu, ô lecteur ! Mais permets-moi de te dire qu'on peut bien consacrer quelques pages aux futurs défenseurs de la patrie. D'ailleurs si cela ne te plaît pas, tu n'es pas forcé de le lire !

De gustibus et coloribus, etc., etc....

Ce qui prouve qu'il y a encore dans ma tête trois mots de latin qui s'ennuient de ne pouvoir en sortir. J. VERSEL.

Jean-Bart et Louis XIV.

Jean-Bart était venu à Versailles, auprès de Louis XIV, solliciter en personne la grâce de son matelot Keiser, qui avait été condamné à mort pour avoir tué son adversaire en duel, grâce que deux fois déjà on lui avait refusée.